I. Langue et littérature

Chraïbi Aboubakr (dir.), *Les Mille et une nuits en partage*

Arles - Paris, Sindbad, Actes Sud, 2004 (La Bibliothèque arabe, Collection Hommes et société). 524 p.

Il s'agit de la publication des actes du colloque « *Mille et une nuits* en partage », organisé à Paris du 25 au 29 mai 2004, sous le patronage de l'UNESCO, par le Cercle Arabisant de Recherche sur le Monde Arabe, dirigé par Luc Deheuvels, et la Fondation Singer Polignac présidée par Edouard Bonnefous.

Sans doute convient-il de commencer par souligner la rapidité avec laquelle ces actes ont été publiés, quand on sait les délais qui s'écoulent souvent entre la tenue des colloques et la publication. L'ouvrage inclut 35 contributions d'une grande diversité : certaines s'apparentent à l'essai ou au billet d'humeur ; d'autres, solidement documentées et argumentées, relèvent de l'étude scientifique la plus rigoureuse. Certaines reflètent le regard de lecteurs dont l'intérêt pour les *Nuits* est contingent ; d'autres sont le fait de spécialistes ayant une longue fréquentation de ce monument de la littérature universelle. Quelques-unes apportent un matériel original, signalant une nouvelle étape dans les études sur les *Nuits* ; d'autres sont des redites, ayant le plus souvent le mérite de rafraîchir la mémoire du lecteur, plus rarement le désavantage de l'agacer. Cette diversité, qui ne dépare pas l'ensemble, quoiqu'il lui arrive parfois de laisser le lecteur sur sa faim et sporadiquement de le lasser, reflète l'intérêt que suscite ce chef-d'œuvre de la littérature populaire depuis son exhumation par Antoine Galland, avec la publication, en 1704, du premier volume de sa « traduction ».

À l'instar de tous les recueils de la collection, la transcription adoptée tient compte pour l'essentiel du lectorat non spécialiste. Quant au spécialiste, il rétablira aisément dans la plupart des cas l'original en langue arabe. Seule la lecture de la contribution de Jérôme Lentin, sans que cette remarque préjuge de son apport, est quelque peu alourdie par le système adopté.

Quoiqu'il ne soit pas toujours facile de regrouper ces contributions en fonction de rubriques clairement définies, celles-ci seront présentées ci-dessous à partir des traits saillants qui les caractérisent. On verra qu'elles ne sont pas toutes centrées sur les *Mille et une nuits*, mais, on l'aura compris au titre même du colloque, la perspective est largement ouverte sur toutes les formes de « partage » autour et à partir de ce texte. Dans ce sens, mes remarques sur le degré de relation des contributions au texte qui est à l'honneur dans le colloque ne doivent pas être prises pour des jugements évaluatifs, mais seulement pour des constats descriptifs.

Quatre contributions sont directement focalisées sur le texte même des *Nuits,* qu'il s'agisse d'un conte, d'un aspect de l'ouvrage ou de l'un de ses personnages. C'est le cas de « Les trois réunis », contribution dans laquelle J.-P. Guillaume examine la façon dont le cycle du Bossu « exploite d'une manière particulièrement habile, et parfois inattendue, les conventions et les ressources du genre cyclique » (p. 184). Soulignant que « le barbier n'est nullement requis de racheter sa vie par un conte » (p. 185), Guillaume montre comment « tout se passe comme si le mécanisme de la rançon par le conte — qui a pourtant bien fonctionné jusqu'à présent dans les *Mille et une nuits* — s'enrayait soudain, ou plutôt comme s'il se mettait à fonctionner à l'envers » (p. 193). Il met ainsi en lumière les limites extrêmes et la charge significative d'un système narratif dont on tend parfois à penser qu'il ne serait que mécanique.

K. Jihad, pour sa part, étudie la « Poésie des *Mille et une nuits* », dont il tente une typologie, illustrée par quelques exemples de sa traduction. Il aborde un sujet que l'on retrouvera dans d'autres contributions, celui des « défauts de langue » (p. 248) et de la manière dont il conviendrait de les traiter. Reprenant à son compte une question qui, depuis des siècles, a déjà fait couler beaucoup d'encre et que l'on aurait pu croire tranchée, il défend à juste titre le respect du texte tel qu'il nous est parvenu, mais on pourrait regretter, quoiqu'en cela il ne soit pas le seul, loin s'en faut, que l'évaluation des caractéristiques formelles et esthétiques du texte des *Nuits* soit faite à l'aune de la langue arabe littérale classique. En effet ces *faits de langue*, dont il relève le « charme » et la « musicalité propre », ne deviennent des « défauts » ou des « manquements » que lorsqu'on a posé ce modèle-là, dans ses différentes dimensions, comme un parangon.

C'est à une des plus célèbres figures des *Nuits,* celle du calife abbasside Harūn al-Rašīd que s'intéresse J. Dakhlia dans « Une vacance califale ? Harûn al-Rashîd dans les *Mille et une nuits* ». Elle montre comment la figure du calife de légende permet de retrouver certains traits caractéristiques de la conception du pouvoir telle que la déclinent les Miroirs arabes des princes ; comment la relation complexe du calife et de son prestigieux vizir Ğa'far permet de dire que « la rivalité du calife et du vizir est donc structurelle et [qu']elle accentue de manière paroxystique une conception du pouvoir monarchique ou califal sous le vocable de la précarité, de l'instabilité » (p. 177). Dakhlia examine également les enjeux de la « présence anonyme, ubiquiste, du calife parmi ses sujets » (p. 180), montrant comment « la posture de l'écoute » établit que « le calife est bien celui qui arrête le conflit, répare l'injustice ou met fin à l'indécision, mais aussi, symétriquement, celui qui clôt l'histoire » (p. 180).

C'est à une autre forme de pouvoir que s'intéresse H. Mehio, proposant une relecture du récit-cadre des *Nuits* et de la fonction du personnage de Shahriyar dans « Shahriyar est-il un tueur en série ? ». Malgré les précautions prises par l'auteur et l'attention portée à toutes les nuances de ce récit-cadre, il arrive, ici ou là, que l'analyse tombe dans le psychologisme.

BCAI 21 (2005) Chraïbi Aboubakr (dir.) : Les Mille et une nuits en partage, recensé par Katia Zakharia
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Dans « Idéologie et littérature : représentativité des *Mille et une nuit* », le pouvoir dont il est question est celui tissé entre les membres de la société émettrice et réceptrice du récit des *Nuits.* A. Chraïbi (qui est par ailleurs l'auteur de la présentation générale de l'ouvrage) s'intéresse à la manière dont les *Nuits* véhiculent trois types de discours enchevêtrés, jouant chacun un rôle idéologique différent. L'un est original et créatif, l'autre sert à sauvegarder les valeurs dominantes et le troisième procède d'une manière de neutralité. Il s'intéresse également à la part de continuité dans la perception des *Nuits* depuis Galland à nos jours, tout en montrant comment, à propos du rôle féminin par exemple, certains manuscrits des *Nuits* ou d'autres contes le font passer au second plan en substituant à Shéhérazade comme source du discours et de la sagesse une figure masculine pour préserver un ordre social établi.

Deux contributions traitent des utilisations des *Nuits* en dehors de l'espace strictement littéraire, en mettant l'accent sur leur influence sur le monde de l'image. H. Bizri présente un film numérique « librement basé sur » (p. 22) le conte « La cité de cuivre ». Témoignage vivant de l'impact des *Nuits,* la contribution est centrée pour l'essentiel sur l'évolution du cinéma, tant dans ses techniques que dans ses fonctions sociales.

Autre contribution reliant les *Nuits* au septième art, « Idéologie du genre et subjectivité auctoriale dans les *Mille et une nuits* de Pasolini » de W. Ouyang. On y voit comment « les *Mille et une nuits* de Pasolini sont clairement un texte cinématographique façonné par une rencontre dialectique entre son idéologie/subjectivité et l'idéologie de genre d'une tradition hollywoodienne sur les *Nuits*, mais aussi celle des *Nuits* "d'origine", appartenant à une autre culture » (p. 92). Là encore, c'est davantage le créateur de génie qu'était Pasolini que les *Nuits* en tant que telles qui sont au centre du propos.

Deux contributions s'apparentent à l'essai. Celle de H. Foda intitulée « L'inéluctable succession » et consacrée au conte de « Qamar al-Zamān et la femme du joaillier » dont il avance sa lecture personnelle. Il s'agit indubitablement d'un conte particulièrement riche, fourmillant de symboles et de transgressions diverses, suscitant de multiples interrogations ; un conte sur lequel, comme le souligne l'auteur, Bencheikh fut le premier à attirer l'attention, et qui ne manquera pas de susciter d'autres lectures encore [(1)].

À partir de sa propre relation aux *Nuits,* et sous le titre « Les *Nuits*, un livre ennuyeux ? », A. Kilito tente, en donnant à sa propre expérience un caractère plus large, de cerner le mystère paradoxal du succès de cet ouvrage, officiellement boudé par les lettrés arabes, d'hier surtout, mais d'aujourd'hui encore. Il est à noter que le titre de la contribution, qui pourrait paraître provocateur aux yeux de certains lecteurs, tant il paraît acquis que les *Nuits* doivent plaire, renvoie au jugement lapidaire porté au X^e^ siècle par le libraire Ibn al-Nadīm sur cette littérature. Le paradoxe qu'il souligne demeure d'actualité. C'est pourquoi il me paraît intéressant d'en signaler ici une autre attestation : le fait que les *Nuits* sont l'ouvrage le plus fréquemment consulté de la bibliothèque virtuelle www.alwaraq.com, soit deux fois plus que le prestigieux dictionnaire *Lisān al-ʿarab,* et près de dix fois plus que les célèbres *Prolégomènes* d'Ibn Ḫaldūn*;* c'est également l'œuvre qui suscite le plus de commentaires dans le forum de discussion du même site, lesquels commentaires reflètent d'ailleurs le paradoxe dont il est question dans l'intervention de Kilito.

C'est pourquoi on ne saurait être surpris par les conclusions, proposées en contrepoint de l'intervention de Kilito, dans « Les *Mille et une nuits* dans les écrits d'Abdelfattah Kilito » de M. Cassarino. À travers le cas particulier de Kilito, à la fois critique littéraire et auteur, la communication montre que sa relation aux *Nuits*, telle du moins qu'elle se donne à lire dans ses textes écrits, est « l'aventure d'un homme face à un texte infini » (p. 384).

L'impact des *Nuits* sur les œuvres des auteurs de langue arabe est également abordé dans deux autres contributions.

Dans « Le huitième voyage de Sindbad : un poème de Khalîl Hâwî », S. Boustani examine la manière dont le poète s'approprie le célèbre cycle pour opérer la « réinvention d'un symbole » (p. 433) par l'adjonction d'un huitième voyage centré sur l'aventure intérieure. On pourrait toutefois se demander comment il convient d'entendre cette « nouvelle dimension symbolique » (p. 430) donnée par Hâwî, par le biais de son poème, aux sept autres voyages de Sindbad : s'agit-il strictement d'une transformation de leur signification ou davantage d'une mise en lumière de leur dimension latente de parcours initiatique ?

L. Deheuvels poursuit, dans « Espace du conte et territoire de l'utopie : des *Mille et une nuits* à la *Ville du bonheur* de Mustafâ Lutfî al-Manfalûtî », l'examen de l'un des axes de recherche qu'il privilégie depuis quelques années dans ses travaux : la construction de l'utopie dans les textes de la littérature arabe à la période moderne. Il montre comment la *Ville du bonheur* de Manfalūṭī se trouve en quelque manière débordée par la présence des *Nuits* qui donnent au mythe la préséance sur l'utopie. Sa contribution permet, au-delà du cas particulier qu'il étudie attentivement, de rappeler que « la forte présence des *Mille et une nuits* comme source majeure d'inspiration de la littérature arabe moderne de la *Nahda* se mesure à l'aulne des horizons qu'elles ouvrent » (p. 363).

Deux contributeurs se sont, pour leur part, penchés sur les sources communes auxquelles puisaient les *Nuits* et les œuvres du patrimoine abbasside.

(1) J'avais moi-même proposé ma lecture de ce conte sous le titre « Caprices de la beauté, caprices de la vertu ou l'autre Qamar al-Zamān, variations sur un thème de Jamel Eddine Bencheikh » *in* Sanagustin F. éd., *Paroles, signes et mythes*, Mélanges offerts à Jamel Eddine Bencheikh, Damas, Institut français d'études arabes de Damas, 2001.

BCAI 21 (2005) Chraïbi Aboubakr (dir.) : Les Mille et une nuits en partage, recensé par Katia Zakharia
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Non sans humour, U. Marzolph tente dans « Juhâ dans les *Mille et une nuits* » de réaliser un « petit *tour de force* » (p. 489). Il part de la présence dans un manuscrit madrilène des *Nuits* du célèbre personnage comique pour s'interroger sur sa place dans les *Nuits* de manière plus générale ; ayant examiné le phénomène, ce qui lui donne l'occasion de rappeler la place de Ǧuḥā dans les écrits arabes, il affirme en conclusion la singularité dudit manuscrit. On lui saura gré d'avoir souligné, au détour de sa démonstration, qu'il ne se « réfère pas aux *Mille et une nuits* en tant qu'elles seraient incarnées dans un manuscrit, une édition imprimée ou une traduction particulière » mais qu'il les « considère plutôt [...] comme un concept créatif qui a donné naissance à diverses œuvres littéraires, aussi bien dans son environnement arabe que dans les adaptations européennes » (p. 478).

Dans « La maison de l'amour incestueux : une histoire chez al-Tanûkhî et dans les *Mille et une nuits* », A. Hamori, qui s'est déjà intéressé à la question (2), s'interroge sur la circulation du matériau narratif entre le *Nišwār* et la littérature populaire, à travers une histoire commune aux deux recueils. Sa démonstration le conduit à signaler : « On peut concevoir que l'histoire d'amour incestueux chez al-Tanûkhî a fourni le matériau utilisé dans l'*Histoire du premier calender* », pour ajouter aussitôt : « Mais il est au moins aussi probable que l'histoire d'al-Tanûkhî [...] se base sur une histoire très semblable à l'épisode des *Nuits* » (p. 209). On peut se demander dans quelle mesure les limites constatées ici, à propos de la détermination d'une filiation littéraire, ne sont pas inhérentes, de structure, à ce type de matériau.

L'influence des *Nuits* sur les œuvres littéraires dépasse le seul cadre du monde arabe ou arabo-musulman. Deux contributions s'intéressent ainsi à l'intertextualité entre la version arabe des *Nuits* et des créations littéraires dans d'autres langues sémitiques.

Dans « "L'amour est fort comme la mort" : les traces des *Mille et une nuits* dans la poésie hébraïque amoureuse en Andalousie », M. Itzhaki examine « l'influence de la poésie arabe dans les poèmes d'amour hébreux en Andalousie [...] déterminante, et cela dans deux domaines essentiels : la thématique et la prosodie » (p. 387). Les amateurs de littérature regretteront que l'intervention soit illustrée par si peu d'exemples et seront en droit de se demander si l'influence dont il est question n'est pas moins celle des *Nuits* en tant que telles que celle de la poésie classique de *ġazal*, ce qui n'est pas tout à fait la même chose même si les thèmes de la seconde se retrouvent dans les premières.

L'intérêt de la communication de D. Bodi, « Les *Mille et une nuits* et l'*Épopée de Gilgamesh :* éléments de comparaison », tient d'abord au fait qu'il s'agit de deux monuments de l'histoire littéraire universelle, fruits l'un et l'autre d'un processus séculaire de composition. Les deux premières parties de la communication, qui retracent ce long parcours pour chacune des œuvres, constituent une présentation dont la brièveté ne nuit pas à la clarté. La suite de l'exposé, qui aboutit à conclure prudemment que « l'histoire de Bulûqiyâ représente une synthèse créative de plusieurs sources proche-orientales » (p. 406) et que « la transmission du conte de Bulûqiyâ par des intermédiaires juifs n'est pas improbable » (p. 411), n'est pas sans susciter quelques interrogations quant à ce qui serait, véritablement, un phénomène d'influence ou d'intertextualité. Le fait que les deux récits soient des récits initiatiques (p. 409) ou qu'« effectivement, le symbolisme du chiffre sept semble dominer les deux récits » (p. 408) peut-il être considéré comme la preuve d'une influence du premier sur le second ? Il n'en demeure pas moins que la piste ouverte dans cette contribution, dans un « domaine de recherche pratiquement inexploré » (p. 394), retient l'attention.

Quatre communications s'intéressent à l'influence des *Nuits, via* la traduction de Galland, sur d'autres œuvres littéraires.

Dans « Présence et impact de Galland en anglais : les *Mille et une nuits,* contes arabes, la traduction comme texte et sous-texte », M. al-Musawi étudie la dynamique de la réception des *Nuits* en Grande-Bretagne, à partir de leur traduction anglaise sous le titre *Arabian nights' entertainments*. Il revient pour cela à la logique qui a présidé aux choix de traduction d'Antoine Galland et montre comment l'accueil de cet ouvrage, qui a « déstabilisé une scène littéraire » (p. 105), est marqué par « la réaction néo-classique contre Galland [... qui] est en fait une réaction contre la fiction populaire » (p. 114).

Dans « Shahrazad postmoderne », F.J. Ghazoul s'intéresse à trois ouvrages « intimement liés aux *Mille et une nuits* » (p. 162) (*Chimera* de John Barth, *Arabian nightmare* de Robert Irwin et *Haroun and the Sea of Stories* de Salman Rushdie) et montre comment les *Nuits* demeurent une « source de fiction spéculative postmoderne » (p. 166).

L'influence de Galland se manifeste également dans l'œuvre de son contemporain, Antoine/Anthony Hamilton. Fils d'un pair d'Ecosse, Hamilton qui vécut en France et fréquenta les salons écrivait en français. Son œuvre, ultérieurement traduite, jouera un rôle certain dans la littérature anglaise. Dans « Les contes d'Hamilton : une lecture ironique des *Mille et une nuits* à l'aube du XVIIIe siècle », J.-F Perrin examine « la trilogie d'Hamilton [qui] constitue peut-être le moment le plus follement créatif de la réception littéraire des contes arabes à l'aube des Lumières » (p. 297) et met en relief les ressorts d'une poétique de la parodie, fondée notamment sur la déconstruction du cadre des *Nuits*. L'étude est agrémentée par de savoureuses citations.

Dans « Mishima et les *Mille et une nuits :* réception et réappropriation des *Nuits* au Japon », Ch. Mori examine, pour sa part, l'influence des *Nuits* sur le célèbre auteur japonais et souligne que c'est moins « l'aspect féerique ou la veine enchanteresse » que « la part d'ombre et de désir

(2) Voir notamment A. Hamori, « Folklore in Tanūkhī : the Collector of Ramlah », *Studia Islamica*, 71, 1990, p. 65-67.

BCAI 21 (2005) Chraïbi Aboubakr (dir.) : Les Mille et une nuits en partage, recensé par Katia Zakharia
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

dont les *Nuits* sont porteuses » (p. 156) qui le requiert. L'auteur établit que « Mishima retrouve donc à sa manière dans les *Mille et une nuits* certains éléments classiques de la culture japonaise » (p. 161), ce qui éclaire, par opposition, le regard de l'orientalisme européen sur l'ouvrage.

Cette différence entre le regard porté sur les *Nuits* au Japon et celui porté sur elles par l'orientalisme européen se retrouve également dans « Les *Mille et une nuits* et la genèse littéraire de l'orientalisme au Japon », dans lequel T. Nishio montre notamment comment Nagamine, leur premier traducteur en japonais, « considérait les *Nuits* comme appartenant à la civilisation européenne, que l'on cherchait ardemment à imiter pendant l'ère Meiji » (p. 144).

La recherche de l'identique davantage que de l'exotique, dans les *Nuits* ou dans les contes orientaux plus généralement, est également l'un des thèmes de « La fortune en Grèce des *Mille et une nuits* et du recueil de contes de *Syntipas* ». H. Tonnet montre comment le succès de ces contes tenait à ce qu'ils véhiculaient pour le récepteur de « matériau narratif qui lui était familier » et précise que le fait que « ces contes soient persans ou arabes n'impliquait aucune compréhension spéciale d'un monde différent » (p. 420).

C'est au contraire au processus de fabrication de l'exotique que s'intéresse R. Van Leueuwen dans un texte dense intitulé : « Orientalisme, genre et réception des *Mille et une nuits* en Europe ». Tout en rappelant les critiques adressées par E. Saïd à l'orientalisme, l'auteur s'en démarque, notamment en soulignant qu'elles procèdent d'une attitude « aussi essentialiste que les attitudes qu'elle rejette » (p. 122). Et, quoique l'on puisse considérer que les excès des positions saïdiennes répondent adéquatement à ceux d'un certain orientalisme, c'est bien volontiers que l'on suit l'auteur loin de cette double fixité, pour découvrir avec lui la complexité dynamique de la réception des *Nuits* au début du XVIII^e^ siècle. Il montre comment l'Europe a pu trouver dans les *Nuits* une « collection de stéréotypes au service du marché culturel européen » (p. 121) et comment la "traduction" de Galland est une manière de « mystification », « un insouciant cocktail de matériaux orientaux, pseudo-orientaux et européens » dont il est possible d'affirmer qu'il est une « reconstruction » (p. 129) placée sous le signe de l'« ambiguïté générique » (p. 139).

Plus optimiste est la position de M. Agina qui, dans « La traduction comme ouverture sur l'autre : le cas des *Mille et une nuits* », revient lui aussi sur le rôle de traducteur de Galland. Toutefois, la réflexion est pour l'essentiel consacrée à la théorie de la traduction ; les *Nuits* ne sont ici qu'une illustration.

C'est aussi à Galland que s'intéresse S. Larzul dans « Les *Mille et une nuits* d'Antoine Galland : traduction, adaptation, création ». À partir de plusieurs exemples, elle rappelle que le travail du grand orientaliste est une « subtile alliance entre éléments orientaux et éléments exogènes, qui explique, en association avec un vrai talent d'écrivain, l'intérêt renouvelé du lecteur pour les *Mille et une nuits* d'Antoine Galland » (p. 266).

C'est encore au travail de Galland que s'intéresse J.-P. Sermain dans « Art de la transition et mélange des genres dans les *Mille et une nuits* d'Antoine Galland : l'histoire d'Aladdin ». Il met en relief les « transitions redevables à Galland » (p. 301) par lesquelles l'illustre traducteur cherche à répondre « aux exigences du lecteur de son temps » (p. 311) et considère l'alchimie qui préside à la production du texte de l'histoire d'Aladdin comme « le point d'aboutissement du travail de Galland » (p. 305).

À l'honneur, Galland l'est enfin, de manière plus personnelle, privée pourrait-on dire, dans la communication de J. Miquel, intitulée : « Le *Journal* (1708-1715) d'Antoine Galland (1646-1715) ». L'« hypocrite lecteur », partagé entre discrétion et voyeurisme, ne peut manquer de s'intéresser à ce qui donne chair à l'homme Galland, que son journal révèle « homme vrai jusque dans les moindres choses » (p. 343). Et, comment ne pas relever au passage le désenchantement du traducteur (tel Conan Doyle envahi par le succès de Sherlock Holmes, quand il aurait voulu que soit reconnue son œuvre historique), qui notait : « Cet ouvrage de fariboles me fait plus d'honneur dans le monde que ne le ferait le plus bel ouvrage que je pourrais composer sur les médailles avec des remarques pleines d'érudition » (p. 337) ?

Au demeurant, si Galland est le premier "traducteur-adaptateur-auteur" de « cet ouvrage de fariboles », il n'est pas le seul. Dans « Le flambeau des *Mille et une nuits* de Galland à Mardrus », M. Sironval retrace minutieusement les étapes de la diffusion et de la traduction d'un ouvrage rapidement devenu « instrument de culture » (p. 320), au point que Jules Janin, affirmait que lire les *Nuits*, « c'est presque un acte patriotique » (p. 327) !

Deux communications traitent du corpus des *Nuits* dans son ensemble et s'interrogent sur la manière de mettre à profit l'informatique, notamment l'indexation, pour pouvoir à la fois en faciliter l'étude et l'enrichir. Si l'une et l'autre contributions rappellent que l'utilisation de l'informatique documentaire, quels que soient ses avantages, est un travail long et minutieux, qui ne règle pas d'un coup de clic magique les questions soulevées, on peut toutefois s'étonner qu'elles ne fassent pas état de l'intérêt que peut présenter pour le lecteur et pour le chercheur, en attendant la mise à disposition d'un corpus établi plus soigneusement, de la mise en ligne sur www.alwaraq.com de la version complète de l'édition de Būlāq. Certes cette mise en ligne n'est pas une indexation raisonnée ni une base de données organisées, mais elle n'en constitue pas moins un précieux outil de travail, y compris pour la constitution de corpus thématiques ou sémantiques, dans l'attente d'un produit de conception plus complexe et plus fiable.

Cl. Brémond se penche sur le « Principe d'un index des passions : actions et motivations dans les *Mille et une nuits* ». Il décrit le projet d'établir un double index narratologique et alphabétique, dont la première ébauche est déjà

BCAI 21 (2005) Chraïbi Aboubakr (dir.) : Les Mille et une nuits en partage, recensé par Katia Zakharia
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

consultable en ligne [3], et rappelle que le premier travail en la matière a été celui de Nikita Elisséeff, qui malgré ses défauts « n'en mérite pas moins d'être salué comme un ouvrage pionnier, immature mais suggestif » (p. 31).

J. Oda présente la « Création d'une base de données des motifs des récits folkloriques pour l'analyse des structures sémantiques ». L'exposé est accompagné de nombreuses figures. Dans la plupart des cas, il s'agit d'arrêts sur l'image d'un écran d'ordinateur, figé au moment précédant la consultation de la base ; en d'autres termes, ne donnant aucune idée précise de ce que pourraient être effectivement les résultats de la consultation. La lisibilité et la portée de cette iconographie ne sont pas toujours patentes. Si le lecteur curieux ne peut que manifester de l'intérêt pour les « attributs sémantiques » (p. 56) ou la « narratobioinformatique » (p. 68), s'il peut agréer le principe d'une « décomposition du récit en plusieurs unités significatives » (p. 68), il sera frustré de tout exemple précis et concret qui lui aurait permis d'appréhender sérieusement l'outil proposé de manière fort alléchante et, éventuellement, de l'évaluer.

Deux contributions s'intéressent à la langue des *Nuits.* Dans « La langue des manuscrits de Galland et la typologie du moyen arabe », J. Lentin propose un descriptif de cette langue, qui est selon lui « une langue "populaire" en ce qu'elle puise largement dans le registre dialectal, "littéraire" en ce qu'elle utilise un certain nombre de procédés directement empruntés à la littérature "savante", mais réticente à employer des "traits propres" bien établis par ailleurs pour d'autres types de textes mais considérés comme inappropriés aux effets stylistiques recherchés pour des raisons qui restent à déterminer » (p. 451). Le relevé attentif des dialectalismes (p. 437-450), s'il met à la disposition des lecteurs le corpus étudié, est d'un abord difficile pour des raisons purement techniques : la transcription, mais aussi la présentation tassée de ce qui s'apparente à un inventaire, portent à penser que le texte est moins conçu pour être lu que pour être réemployé dans des recherches ultérieures.

Dans « La langue des *Nuits : wajh malîh wa-lisân fasîh* », G. Ayoub s'intéresse à l'« analyse des occurrences des termes *fasîh, fasâha, 'afsah*, etc. » (p. 502). Si plusieurs idées développées sont attrayantes, le lecteur pourra buter sur le va-et-vient, qui n'est pas toujours probant, entre littératures populaire et savante, de même que sur l'absence de toute précision à propos de la manière dont le corpus examiné a été constitué et les raisons pour lesquelles certains éléments n'ont pas été pris en compte (à titre d'exemple, dans l'édition de Būlāq, utilisée comme référence, *lisān faṣīḥ muz'iğ* – nuit 7 –; ou encore, le fait que le seul emploi de l'expression *lisān 'arabī faṣīḥ* se trouve associé au terme *muslimīn* – nuit 66...). Est-ce la *faṣāḥa* en tant que concept ou certaines occurrences de quelques termes qui est véritablement soumise à l'étude ? Une remarque plus formelle à propos des notes 3, p. 495 et 1, p. 511 : les variantes entre la traduction proposée dans la communication et celle de Bencheikh et Miquel ne tiendraient-elles pas au fait que, dans l'un et l'autre cas, l'original traduit n'est pas le même ?

Ma dernière remarque renvoie à la question complexe des manuscrits des *Nuits*, qu'ils aient fait l'objet d'un imprimé ou pas. C'est un rappel critique de cette question dont traite H. Grotzfeld dans « Les traditions manuscrites des *Mille et une nuits* jusqu'à l'édition de Boulaq (1835) ». En marge de l'approche génétique des *Nuits,* on relèvera avec intérêt la remarque suivante, à propos du manuscrit de Gotha A2638 : « Schéhérazade finit ses histoires à la fin d'une nuit, et commence ses histoires nouvelles la nuit suivante » (p. 461). Cette information rappelle comment, dans les manuscrits tardifs, qui aboutiront à l'édition de Būlāq, la fonction de la parole dans les *Nuits* n'est plus tout à fait la même que dans les versions les plus anciennes. La nécessité de faire coïncider le nombre des *Nuits* et le titre de l'ouvrage a pris le pas sur le témoignage de Shéhérazade sur la fonction salvatrice de la parole.

Dans « Un manuscrit inédit des *Mille et une nuits :* à propos de l'exemplaire de l'université de Liège (ms. 2241) », F. Bauden focalise son attention sur l'un des manuscrits permettant l'étude génétique du corpus des *Nuits.* Il s'agit, là encore, d'un manuscrit tardif qui permet à l'auteur de poser la question controversée d'une éventuelle « édition critique [...] basée sur les manuscrits représentant la recension égyptienne tardive » (p. 474).

Signalons pour finir « Les *Mille et une nuits* et les automates : l'interaction infinie de la science et de la fiction », une riche contribution dans laquelle Y. Yamanaka montre comment le rêve et la réalité technique se nourrissent réciproquement tout en confrontant sans cesse les hommes aux limites de leur propre inventivité.

Après avoir présenté les actes de ce colloque et souligné leur richesse et leur intérêt, j'aimerais soulever une question d'ordre général qu'ils mettent en lumière à propos de l'étude de la littérature populaire du monde arabe ou arabo-musulman : la méconnaissance partielle et parfois totale, ou le cloisonnement, entre les différents travaux engagés par les chercheurs dans ce domaine, à partir de corpus divers. J'entends donc bien que la question se pose dans les mêmes termes à ceux qui, comme moi, travaillent en priorité sur d'autres corpus [4]. On aimerait un colloque sur les *Nuits* ou telle *sīra* dans lequel une partie des contributeurs ne se sentirait pas tenue de revenir, dans une forme de fraîche naïveté et comme en présence d'une *tabula rasa*, à la question du statut de la langue de ces œuvres, au fait de déterminer si elle est fautive, passible d'être corrigée, ou si elle est seulement différente de la langue-norme ; où ces contributeurs ne s'interrogeraient pas sur LA version qu'il convient d'étudier ; où les avancées obtenues dans

(3) Sur le site : http ://www.univ-tours.fr/arabe/accueil_nuits.htm. Le lecteur impatient ne pourra que regretter que la dernière mise à jour du site, pour ce qui concerne l'index présenté ici, remonte à 2001.
(4) *Sīrat al-malik al-Ẓāhir Baybarṣ* (*sic*.)

BCAI 21 (2005) Chraïbi Aboubakr (dir.) : Les Mille et une nuits en partage, recensé par Katia Zakharia
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

l'étude de l'un de ces corpus seraient mises à l'épreuve des autres corpus pour être ensuite confirmées, infirmées ou relativisées, etc. Où, en somme, et comme le fait, fort heureusement, une partie des contributeurs au colloque présenté ici, on considérerait comme réglée la question de principe de la littérarité de ces textes, de leurs particularités linguistiques et génériques, de leur diversité structurelle, pour avancer dans leur étude sans paraître l'inaugurer à chaque fois par un retour incessant sur la justification de son bien-fondé.

Mais cela dépasse le cadre de l'ouvrage examiné dont on peut dire, en conclusion de cette présentation, que *Les Mille et une nuits en partage* est un recueil qui ne pourra manquer d'intéresser le lecteur et qui mérite d'être consulté par tout amateur des *Nuits*, ou plus largement, par tout esprit curieux de suivre la trajectoire d'une œuvre littéraire à travers le temps, l'espace et les disciplines.

Katia Zakharia
Université Lyon II

BCAI 21 (2005) Chraïbi Aboubakr (dir.) : Les Mille et une nuits en partage, recensé par Katia Zakharia
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net